

Au xx^e siècle, l'analyse de la Terreur devient plus complexe encore. La Terreur est relue au travers de l'expérience de la révolution bolchévique. Dès 1920, un grand historien de la Révolution française, Albert Mathiez, trace le parallèle entre les deux révolutions. Le précédent de la Terreur justifie alors les mesures prises par les communistes russes pour venir à bout des oppositions. L'exercice de la violence, la suspension des libertés, sont conçus comme une étape nécessaire pour qu'advienne une société meilleure. Quand le discrédit commence à frapper les pays socialistes, la critique atteint en retour la Révolution française : « Le Goulag conduit à repenser la Terreur, en vertu d'une identité dans le projet », écrit François Furet en 1978.

4.1. La Terreur : une violence de classe

La violence populaire n'est [...] pas gratuite. Elle a un contenu de classe et un but politique : c'est l'arme à laquelle la résistance de l'aristocratie oblige le peuple à recourir. [...] La guillotine fut populaire parce qu'elle était l'instrument vengeur de la nation : « le coupeur national », « la hache populaire », « la faux de l'égalité ». La haine de classe contre l'aristocratie, exaspérée depuis 1789 par le complot aristocratique, constitua l'un des éléments moteurs de la violence populaire. [...]

En l'an III, le recours à la violence se chargea d'une signification plus précise encore. La Terreur avait été aussi un moyen de gouvernement économique, elle avait permis l'application du maximum général qui avait garanti au peuple son pain quotidien. La réaction coïncidait avec l'abandon de la taxation et la disette la plus affreuse, certains furent portés à identifier Terreur et pain quotidien, comme ils associaient gouvernement populaire et Terreur. [...] Les sans-culottes ne pouvaient oublier que, pendant la Terreur, le pain ne leur avait pas manqué. La violence populaire et le comportement terroriste furent bien indissolublement liés à l'exigence du pain quotidien.

Sans la violence révolutionnaire du peuple, comment la révolution bourgeoise aurait-elle pu réussir ? Quels qu'aient été les buts particuliers que leur assignaient les masses, la violence et la terreur déblayèrent largement devant la bourgeoisie les ruines de la féodalité et de l'absolutisme. Mais rappelons que la bourgeoisie elle-même ne recula jamais, dans les circonstances critiques de sa lutte contre l'aristocratie, devant le recours à la violence. « Ce sang était-il si pur ? », interroge Barnave en juillet 1789.

Albert Soboul, « Violence collective et rapports sociaux. Les foules révolutionnaires (1789-1795) », in *La Révolution française*, Paris, Éditions sociales, 1983.

4.2. L'illusion de la toute-puissance du politique

Ni les circonstances ni la mentalité politique du petit peuple ne suffisent à rendre compte du phénomène. [...] La Terreur s'intensifie avec le redressement et les victoires [...]. Elle fait moins partie de l'arsenal de la victoire que d'une ambition de régénération. [...] Née pour exterminer l'aristocratie, la Terreur finit en moyen de réduire les méchants et de combattre le crime. [...] Si la République des citoyens libres n'est pas possible encore, c'est que les hommes, pervertis par l'histoire passée, sont méchants ; par la Terreur, la Révolution, cette histoire inédite, toute neuve, fera un homme nouveau. Autre idée, qui dit la même chose ou aboutit au même résultat : que la politique peut tout. [...] La Révolution française est le théâtre où se déploie dans sa pureté le volontarisme politique moderne. [...] Enfin, la Révolution a mis le peuple à la place du roi. [...] Elle a vécu dès 1789 sur l'idée d'une nouvelle souveraineté absolue et indivisible, qui exclut le pluralisme de la représentation, puisqu'elle suppose l'unité du peuple. Comme cette unité n'existe pas [...], la Terreur a pour fonction de la rétablir constamment.

François Furet, article « Terreur » in *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988.

4.3. La mentalité révolutionnaire

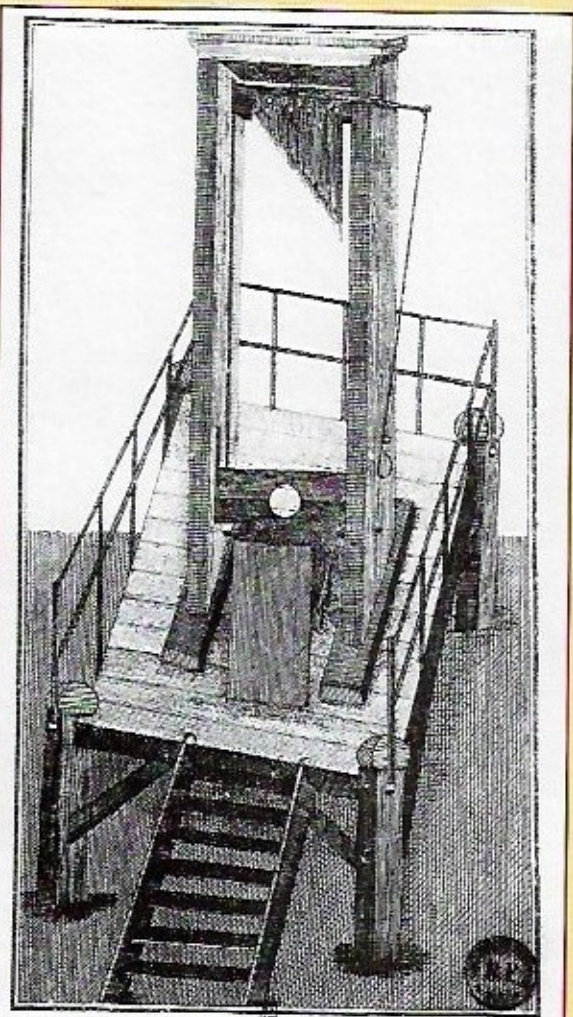
UN COUPLE ANTAGONISTE : L'ESPÉRANCE ET LA PEUR

On a voulu dans une relecture récente du phénomène révolutionnaire opposer [...] deux images de la Révolution : l'une celle des élites — aristocratie et bourgeoisie mêlées — prêtes à se rencontrer, sur la base du consensus des Lumières au sein d'une Révolution sans révolution, transition réformatrice à la modernité, l'autre celle des groupes populaires, paysans et urbains, mobilisés autour de revendications passées, plaçant leur espérance dans un rêve millénariste très ancien, appliquant à ce rêve de justice archaïque les gestuels et les rituels de la violence. C'est l'intrusion non souhaitée de ces groupes populaires en 1793 qui constituerait le dérapage de la Révolution et l'amorce de sa dérive.

[...] Il faut prendre ensemble les deux éléments du couple : l'espérance et la peur dans leur complémentarité. La Révolution française c'est, au niveau des mentalités, non seulement l'espérance et la peur, mais la violence et la fraternité, la table rase ou le temps aboli de l'Ancien Régime, et le temps retrouvé ou reconstruit, l'avènement des Lumières et son dépassement. Les contemporains ont senti très profondément cette tension qui est au cœur de la mentalité du temps, et Marat écrivait en 1790 « La philosophie a préparé, commencé, favorisé la Révolution actuelle, cela

Les historiens et 1793

L'analyse de la période qui s'étend de juin 1793 à juillet 1794 constitue l'une des lignes de partage de l'historiographie révolutionnaire. Que ce soit au XIX^e siècle, quand la république est encore un projet pour lequel on se bat, ou, plus récemment, à la suite de l'échec des révolutions socialistes, « 93 » demeure une pomme de discorde. La divergence essentielle tient à l'appréciation que l'on porte sur les résultats et sur la nécessité des mesures coercitives regroupées sous le nom de Terreur. Pour les uns, ce sont les circonstances (la guerre, les rebellions...) qui ont imposé la Terreur; et celle-ci, tout en étant quelquefois excessive, n'en a pas moins sauvé la République. Pour les autres, les dérives de l'an II sont contenues dans la volonté de renouveau total revendiquée par les révolutionnaires, et, loin de sauver la république, la Terreur l'a compromise durablement.



LA VÉRITABLE GUILLOTINE ORDINAIRE.
1 LE BON SOUTIEN POUR LA LIBERTÉ !

La véritable guillotine ordinaire. Gravure anonyme.
Bibliothèque nationale (Paris).

Symbole de la Terreur, la guillotine est adoptée en 1791. Elle correspond à une double volonté : établir un châtiment unique quelle que soit l'origine sociale du condamné et rompre avec les diverses peines jugées barbares pratiquées sous l'Ancien Régime (roue, écartèlement, pendaison...). Lors du débat sur l'adoption de la peine capitale, Robespierre fut l'un des rares députés à se prononcer en faveur de l'abolition de la peine de mort.

La Terreur : la dette et l'échéance

2

Cette bâtisse difforme, c'était la guillotine.

En face, à quelques pas, dans le ravin, il y avait un autre monstre, la Tourgue¹. Un monstre de pierre faisant pendant au monstre de bois. Et, disons-le, quand l'homme a touché au bois et à la pierre, le bois et la pierre ne sont plus ni bois ni pierre, et prennent quelque chose de l'homme. Un édifice est un dogme, une machine est une idée. [...]

Dans la Tourgue étaient condensés quinze cents ans, le moyen âge, le vasselage, la glèbe, la féodalité; dans la guillotine une année, 93; et ces douze mois faisaient contrepoids à ces quinze siècles.

La Tourgue, c'était la monarchie; la guillotine, c'était la révolution.

Confrontation tragique.

D'un côté, la dette; de l'autre, l'échéance. D'un côté, l'inextricable complication gothique, le serf, le seigneur, l'esclave, le maître, la roture, la noblesse, le code multiple ramifié en coutumes, le juge et le prêtre coalisés, les ligatures innombrables, le fisc, les gabelles, la mainmorte, les capitations, les exceptions, les prérogatives, les préjugés, les fanatismes, le privilège royal de banqueroute, le sceptre, le trône, le bon plaisir, le droit divin; de l'autre, cette chose simple, un couperet.

D'un côté, le nœud; de l'autre, la hache.

La Tourgue avait été longtemps seule dans ce désert. Elle était là avec ses mâchicoulis d'où avaient ruisselé l'huile bouillante, la poix enflammée et le plomb fondu, avec ses oubliettes pavées d'ossements, avec sa chambre aux écartèlements, avec la tragédie énorme dont elle était remplie; elle avait dominé de sa figure funeste cette forêt, elle avait eu dans cette ombre quinze siècles de tranquillité farouche, elle avait été dans ce pays l'unique puissance, l'unique respect et l'unique effroi; elle avait régné; elle avait été, sans partage, la barbarie; et tout à coup elle voyait se dresser devant elle et contre elle, quelque chose, — plus que quelque chose, — quelqu'un d'aussi horrible qu'elle, la guillotine.

1. Château médiéval, cadre du dénouement du roman.

Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize*, 1874.

De 1799 à 1870, la France n'est en république que pendant quatre années : de 1848 à 1852. Beaucoup de républicains désespèrent que ce régime parvienne jamais à s'implanter définitivement. Après l'échec de la seconde République, alors qu'un nouvel empereur (Napoléon III) règne sur la France, un historien républicain, Edgar Quinet, ouvre la polémique : « La démocratie française a perdu ses bagages [...], il y a une incompatibilité absolue entre les moyens de 93 et le but, entre les barbaries jacobines et la philosophie du dix-huitième siècle. »

3.1. La Terreur, un vestige de l'absolutisme royal

Chaque représaille d'un côté amenait de l'autre les plus terribles représailles ; ainsi montait chaque jour la colère, jusqu'au jour où elle toucha au délire. [...] Robespierre, Saint-Just, Billaud-Varennes voulurent changer ce qui avait été un accident en un état permanent. Ils se firent un principe de gouvernement de ce qui avait été d'abord un éclat de colère, une impulsion de désespoir. [...] Ils firent de la fureur un froid instrument de règne et de salut. [...] La pratique terroriste est l'héritière de l'absolutisme royal et de la violence avec laquelle il a réprimé le protestantisme. [...] On a ramassé l'arme du passé pour défendre le présent [...]. Par la Terreur, les hommes nouveaux redevenaient subitement, à leur insu, des hommes anciens. [Enfin], il y a ceci de fatal dans la Terreur : qui l'emploie est condamné à l'employer toujours, ou à périr sitôt qu'il y renonce. [...] Vous ne pouvez pas employer des cruautés pour fonder la liberté publique, et la raison la voici : si vous vous livrez à des barbaries, vous serez obligé de les continuer toujours et de garder pour cela le pouvoir absolu. [...] Le seul argument des historiens qui approuvent la violation de la Convention [l'arrestation des Girondins le 2 juin 1793] et l'établissement de la Terreur, est qu'il s'agissait de sauver la société française. [...] On nous montre l'anarchie au dedans, le gouvernement incertain, les armées vaincues au dehors, l'État en péril ; et l'on conclut qu'il faut absolument le despotisme d'un seul ou de plusieurs pour tout sauver. [...] Nos historiens jettent dans les esprits une peur panique pour arriver à la conclusion traditionnelle de l'ancien régime : nécessité de l'absolutisme, besoin urgent de se débarrasser d'une liberté à peine entrevue et dont on ne sait que faire. [...] N'importe [les excès], ajoute-t-on ; il fallait ces supplices pour tout sauver. Et moi, après une expérience de quatre-vingts ans, je demande aujourd'hui, avec la postérité : que pouvait-il donc nous arriver de pis ?

Edgar Quinet, *La Révolution*, 1865.

3.2. La Terreur, un produit de la nécessité

Quoi qu'en dise M. Quinet, la Terreur ne fut pas un système ; elle fut, ce qui est bien différent, un immense malheur, né de périls prodigieux.

À quelle époque, dans quel pays vit-on jamais des attaques forcenées ne pas provoquer une résistance furieuse ? Les Anglais sont un peuple éclairé, un peuple libre, un peuple humain, et nous nous vantons de vivre dans un siècle qui n'a pas la soif du sang. Eh bien ! que firent les Anglais dans les Indes, lorsqu'il y a quelques années, leur domination y fut menacée par la révolte des Cipayes ? Les cheveux se dressent sur la tête à ce souvenir. Vous figurez-vous de malheureux prisonniers conduits devant leurs compatriotes qu'on force à venir les voir attacher à la gueule de canons auxquels on met le feu, et à recevoir le choc de leurs membres éparés, et à essuyer une pluie de sang, le tout pour inspirer aux indigènes une peur salutaire ! La Révolution n'imagina rien de semblable. Et les horreurs dont la Jamaïque vient d'être le théâtre, horreurs auxquelles tant de gens en Angleterre sont prêts à applaudir, pour peu qu'on prouve que la population blanche était réellement en danger ? [...]

Mais, direz-vous, parlez donc du massacre de Cawnpore, parlez donc du massacre de Morant-Bay ! Songez à la gravité du péril, au caractère odieux de la provocation. — Ah ! vraiment ? Et la Révolution française était donc sur un lit de roses, elle, quand le délire la prit ? Et aucune provocation n'expliquait sa fureur ? Le Midi de la France soulevé, la Bretagne et la Normandie en révolte, la Lozère au pouvoir des royalistes, Toulon appelant les Anglais, Lyon armé contre Paris, la Vendée en feu, les Autrichiens maîtres de Condé, les Prussiens maîtres de Mayence, le duc d'York maître de Valenciennes, les conspirateurs du dedans complices des ennemis du dehors, la Révolution attaquée avec rage par tous les genres de puissance et tous les genres de crime : armées innombrables, complots de confessionnal, appel à l'étranger, trahison sous le drapeau, accaparements pour augmenter la famine, fabrication de fausse monnaie pour créer une épouvantable confusion, ce n'était donc rien que cela ! [...]

La Terreur, préparée par des siècles d'oppression, provoquée par d'effroyables attaques et stimulée par les dangers d'une lutte de Titans, sortit des entrailles de l'histoire.

1. Soldats indiens recrutés par les Anglais qui se révoltèrent en 1857.

Louis Blanc, *Lettre sur la Terreur*, 1866.

Au xx^e siècle, l'analyse de la Terreur devient plus complexe encore. La Terreur est relue au travers de l'expérience de la révolution bolchévique. Dès 1920, un grand historien de la Révolution française, Albert Mathiez, trace le parallèle entre les deux révolutions. Le précédent de la Terreur justifie alors les mesures prises par les communistes russes pour venir à bout des oppositions. L'exercice de la violence, la suspension des libertés, sont conçus comme une étape nécessaire pour qu'advienne une société meilleure. Quand le discrédit commence à frapper les pays socialistes, la critique atteint en retour la Révolution française : « Le Goulag conduit à repenser la Terreur, en vertu d'une identité dans le projet », écrit François Furet en 1978.

4.1. La Terreur : une violence de classe

La violence populaire n'est [...] pas gratuite. Elle a un contenu de classe et un but politique : c'est l'arme à laquelle la résistance de l'aristocratie oblige le peuple à recourir. [...] La guillotine fut populaire parce qu'elle était l'instrument vengeur de la nation : « le coupeur national », « la hache populaire », « la faux de l'égalité ». La haine de classe contre l'aristocratie, exaspérée depuis 1789 par le complot aristocratique, constitua l'un des éléments moteurs de la violence populaire. [...]

En l'an III, le recours à la violence se chargea d'une signification plus précise encore. La Terreur avait été aussi un moyen de gouvernement économique, elle avait permis l'application du maximum général qui avait garanti au peuple son pain quotidien. La réaction coïncidait avec l'abandon de la taxation et la disette la plus affreuse, certains furent portés à identifier Terreur et pain quotidien, comme ils associaient gouvernement populaire et Terreur. [...] Les sans-culottes ne pouvaient oublier que, pendant la Terreur, le pain ne leur avait pas manqué. La violence populaire et le comportement terroriste furent bien indissolublement liés à l'exigence du pain quotidien.

Sans la violence révolutionnaire du peuple, comment la révolution bourgeoise aurait-elle pu réussir ? Quels qu'aient été les buts particuliers que leur assignaient les masses, la violence et la terreur déblayèrent largement devant la bourgeoisie les ruines de la féodalité et de l'absolutisme. Mais rappelons que la bourgeoisie elle-même ne recula jamais, dans les circonstances critiques de sa lutte contre l'aristocratie, devant le recours à la violence. « Ce sang était-il si pur ? », interroge Barnave en juillet 1789.

Albert Soboul, « Violence collective et rapports sociaux. Les foules révolutionnaires (1789-1795) », in *La Révolution française*, Paris, Éditions sociales, 1983.

4.2. L'illusion de la toute-puissance du politique

Ni les circonstances ni la mentalité politique du petit peuple ne suffisent à rendre compte du phénomène. [...] La Terreur s'intensifie avec le redressement et les victoires [...]. Elle fait moins partie de l'arsenal de la victoire que d'une ambition de régénération. [...] Née pour exterminer l'aristocratie, la Terreur finit en moyen de réduire les méchants et de combattre le crime. [...] Si la République des citoyens libres n'est pas possible encore, c'est que les hommes, pervertis par l'histoire passée, sont méchants ; par la Terreur, la Révolution, cette histoire inédite, toute neuve, fera un homme nouveau. Autre idée, qui dit la même chose ou aboutit au même résultat : que la politique peut tout. [...] La Révolution française est le théâtre où se déploie dans sa pureté le volontarisme politique moderne. [...] Enfin, la Révolution a mis le peuple à la place du roi. [...] Elle a vécu dès 1789 sur l'idée d'une nouvelle souveraineté absolue et indivisible, qui exclut le pluralisme de la représentation, puisqu'elle suppose l'unité du peuple. Comme cette unité n'existe pas [...], la Terreur a pour fonction de la rétablir constamment.

François Furet, article « Terreur » in *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988.

4.3. La mentalité révolutionnaire

UN COUPLE ANTAGONISTE : L'ESPÉRANCE ET LA PEUR

On a voulu dans une relecture récente du phénomène révolutionnaire opposer [...] deux images de la Révolution : l'une celle des élites — aristocratie et bourgeoisie mêlées — prêtes à se rencontrer, sur la base du consensus des Lumières au sein d'une Révolution sans révolution, transition réformatrice à la modernité, l'autre celle des groupes populaires, paysans et urbains, mobilisés autour de revendications passées, plaçant leur espérance dans un rêve millénariste très ancien, appliquant à ce rêve de justice archaïque les gestuels et les rituels de la violence. C'est l'intrusion non souhaitée de ces groupes populaires en 1793 qui constituerait le dérapage de la Révolution et l'amorce de sa dérive.

[...] Il faut prendre ensemble les deux éléments du couple : l'espérance et la peur dans leur complémentarité. La Révolution française c'est, au niveau des mentalités, non seulement l'espérance et la peur, mais la violence et la fraternité, la table rase ou le temps aboli de l'Ancien Régime, et le temps retrouvé ou reconstruit, l'avènement des Lumières et son dépassement. Les contemporains ont senti très profondément cette tension qui est au cœur de la mentalité du temps, et Marat écrivait en 1790 « La philosophie a préparé, commencé, favorisé la Révolution actuelle, cela

est incontestable : mais les écrits ne suffisent pas, il faut des actions ; or à quoi devons-nous la liberté, qu'aux émeutes populaires ? » Robespierre lui fera écho, posant la question : « Voulez-vous une Révolution sans révolution ? »

Il n'est pas question pour cela de faire de la Révolution un bloc, dont il faudrait tout accepter avec révérence, la violence fille de la peur, la Terreur dans ses excès même au nom d'une nécessité. [...]

LA FIN DE LA PEUR ET LA FORCE DES CHOSES

[...] Gardant la crainte du complot — du pacte de famine au complot aristocratique, à celui de l'étranger, ou plus tard de l'anarchisme, la Révolution n'en a pas moins exorcisé la Peur.

Elle l'a fait par la violence et je crois que pas plus que la Peur, cette composante de la mentalité révolutionnaire ne doit être occultée. Pas plus qu'il n'est légitime ni historiquement défendable d'opposer deux révolutions, l'une généreuse et non violente — peut-être 1789 — l'autre sanguinaire en 1793. Telle hypocrisie masque la présence de la violence au cœur même de la crise initiale de l'été 1789, culminant sur l'acte de subversion héroïque et sanglant de la prise de la Bastille. En 1789 la violence est présente dans les deux camps. Rappelons-le : la charge sanglante des dragons de Lambesc dans les jardins des Tuileries au 12 juillet, la répression meurtrière des insurrections paysannes du printemps à l'été — du bocage normand au Mâconnais. [...] On peut dire que le point culminant, et le plus spectaculaire de cette violence spontanée puis assumée se rencontre lors des massacres parisiens de septembre 1792, quand la foule se porte sur les prisons pour y massacrer prêtres réfractaires et suspects d'aristocratie par centaines.

[...] La mentalité révolutionnaire a-t-elle exagéré le péril de Contre-Révolution, en faisant une créature fantastique ou un tigre de papier, comme l'affirment ceux qui croient à la dérive, ou au dérapage de la Révolution, ou ces sacrifices terribles étaient-ils commandés par les circonstances ? L'âpreté de la lutte sur le terrain était bien réelle, et les révolutionnaires n'ont point rêvé le péril.

Michel Vovelle, *Combats pour la Révolution française*, La Découverte, 1993.

4.4. La Terreur, une politique improvisée

Il est possible de proposer des éléments de réponses qui, ne faisant appel qu'aux équilibres des forces, montrent dans l'enchaînement des faits l'improvisation de la politique terroriste. Si les discours tenus peuvent trouver des résonances dans la terreur idéologique contemporaine, ils accompagnent plus qu'ils n'organisent une violence due à des conjonctions plus qu'à des calculs. La signification que la postérité accorde à l'an II ne doit pas interférer avec l'analyse de ce qu'il a été réellement. [...]

Comment comprendre [la] Terreur ? Plusieurs approches sont possibles. D'une part, elle a été l'occasion pour un certain nombre d'hommes de régler des comptes familiaux ou affectifs [...]. Elle a été largement l'œuvre d'individus non contrôlés, qui ont profité du vide du pouvoir, pour exercer une magistrature délirante.

D'autre part, la Terreur a été provoquée, et entretenue, par les exagérations d'un discours politique, radicalisé par des arguments moraux, fondé sur l'angoisse, taraudé par le soupçon, apparemment justifié par l'accumulation d'obstacles sur la voie révolutionnaire. Il est nécessaire de comprendre que chaque mesure prise a répondu à une menace réelle ou supposée et qu'elle a entraîné des réticences vues aussitôt comme de nouvelles menaces. [...]

Ensuite, la Terreur repose tout à la fois sur l'exaltation de groupes d'individus, qui ont conscience de vivre un épisode essentiel de l'histoire et qui adoptent un langage et des aspirations véritablement révolutionnaires, mais irréalistes. Au sommet de l'État, elle se fonde sur une conception abstraite de la société et de la Révolution ; l'exemple de la Vendée l'illustre. Un langage radical, véritable code, est requis sous peine d'être suspect : en décembre 1793, Westermann, ami de Danton, se présente volontairement comme le « boucher de la Vendée » pour éviter de connaître la fin tragique du général Biron, mort sur l'échafaud.

La Terreur est entretenue aussi par les rivalités entre factions révolutionnaires, chacune tentant de prendre le pouvoir en accusant les autres d'être contre-révolutionnaires.

Jean-Clément Martin, *La France en Révolution, 1789-1799*, Paris, Belin, 1990.

1. Pourquoi parle-t-on de Terreur à propos du régime politique de 1793 ? Sur quels éléments se fonde le choix de ce terme ?
2. Repérez les auteurs qui justifient la Terreur, ceux qui la condamnent.
3. Retrouvez leurs arguments.
4. Confrontez ces arguments avec la chronologie du début du chapitre.
4. Pourquoi peut-on avancer plusieurs explications du même événement ?